



Eric Lammers

UNE ÂME PLUS SI NOIRE

LETTRES DE PRISON

Préface de Caroline Lamarche

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

UNE ÂME PLUS SI NOIRE
Lettres de prison, 2001-2002

Ouvrage publié avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture : Photo © Caroline Lamarche

Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2016
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Éric Lammers

UNE ÂME PLUS SI NOIRE
Lettres de prison, 2001-2002

Préface de Caroline Lamarche

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Le corps du délit

Je vous envoie mon petit dernier. C'est l'histoire d'un fou des bois qui tombe dans la délinquance, fait de la prison, finit par se rendre compte qu'il n'y a pas d'autres solutions que de s'adapter, mais la société le rejette définitivement, avec des conséquences que vous remarquerez à la lecture. J'ai écrit ce machin en quelques semaines.

Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, à la fin de l'année 2000, dans la salle de visite de la prison de haute sécurité d'Andenne (où je m'occupais, à la demande d'un assistant social, d'un jeune détenu sans famille¹), Éric Lammers m'est apparu d'emblée comme un homme rapide, allant droit aux faits : il avait appris que j'étais écrivain, il avait plusieurs romans en cours d'écriture, accepterais-je d'en lire un ? Peut-être ? Bon, il me l'enverrait.

La suite des événements m'a révélé que cette rapidité n'avait plus grand-chose à voir avec celle qui, de sinistre mémoire, avait expédié ses victimes. En prison, quelques semaines lui suffisaient pour écrire un roman de six cents pages, thriller, aventure, science-fiction. Entre-temps, un ou deux autres se préparaient, qui s'écrivaient dans la foulée, sans interruption, comme on conquiert un territoire. Il disait qu'il peaufinerait plus tard. Quand j'aurais absorbé, au fil des mots, les pages dont il m'inondait...

1. Chère tante écrivain de mon camarade Nico ! fut la première adresse à mon égard, avant le Chère Caroline de rigueur.

Soyez impitoyable. J'apprends vite. Écrire est devenu ma passion. Je lui sacrifierai tout.

Passé le premier contact, j'avais décidé – et annoncé – que je ne le verrais plus avant de décrocher pour lui, quelque contrat d'édition. Je ne voulais pas que s'instaure autre chose que la relation d'un écrivain à un autre. C'était son écriture qui m'intéressait, pas la perspective, à mon sens stérile et source de confusion, du transfert affectif qui s'instaure inévitablement entre une femme libre et un homme en prison. J'avais, j'ai toujours, une famille, une vie, mon propre travail, un emploi du temps surchargé. Mon intérêt pour les gens, en dehors du cercle de mes proches, passe par le filtre de ma passion : l'écriture. C'est ma fonction. Je n'y ai jamais dérogé, s'agissant d'Éric Lammers, et les deux visites que je lui ai faites en prison ont été motivées par la perspective d'un contrat avec France Culture, pour une pièce radiophonique inspirée, déjà, par des extraits de sa correspondance.

Son passé ? Surnommé *La Bête*, il avait été un criminel célèbre, on trouvait sa vie sur internet, des blogs parlaient de lui, il subsistait des zones d'ombre liées aux années de plomb en Belgique. Mais, alors même qu'un réalisateur s'en enquêrait pour un documentaire radiophonique, j'ai bien dû avouer que je ne m'y intéressais guère. Pour moi, comme Éric Lammers l'a écrit, *tuer est un acte triste et terriblement banal*. Ma place n'était pas celle des journalistes, des blogueurs, des hommes et femmes de loi, des directeurs de prison. Ma place, à la rigueur, eût été celle de mon père, avant moi visiteur de prison et dont je suivais la trace. Ou celle de notre amie commune, Ady Hanquet, aujourd'hui, comme mon père, disparue, qui avait rassemblé autour d'elle un groupe de bénévoles attachés essentiellement au développement de la lecture en

prison. C'est elle qui m'avait invitée à parler de mes livres à Lantin. Tout est parti de ce premier contact, et en particulier, au terme de mon intervention, de la remarque d'un détenu : « C'est drôle, vous avez l'air normal, mais on dirait une femme libre. » Ce mot de « libre » dit par un homme enfermé, je ne l'ai jamais oublié. Il excédait mon statut, officiel, d'épouse, de mère, de visiteuse bénévole, tous ces rôles que l'on prête un peu trop facilement aux femmes. « Libre », c'était moi dans la littérature.

Pour en revenir à Éric Lammers, mon impression, à le voir pour la première fois, à Andenne, fut celle-là : un homme emprisonné qui, mystérieusement, était libre. Ma curiosité ne concernait donc pas son passé (en ces matières j'ai très vite adopté les consignes de discrétion appliquées par les visiteurs bénévoles), mais cette liberté-là. Mon engagement s'est enflammé au départ de cet unique combustible : son écriture, ces textes foisonnants derrière lesquels je n'ai jamais cherché les petits ou grands secrets de sa vie, mais les points à améliorer, les élans à encourager, le projet à soutenir. Projet qui, à vrai dire, n'avait pas attendu ma venue pour naître et se poursuivre. Je n'étais qu'un rouage. Utile, précieux, efficace, un peu glamour (une femme publiée à Paris), sans doute. Mais Éric aurait fonctionné sans moi, il écrivait depuis cinq ans. Et je n'ai pas été la seule, il a trouvé, sur son chemin, d'autres complices de son écriture.

Quoi qu'il en soit, j'ai « travaillé pour lui » (sur le roman désigné, dans les pages qui suivent, par les initiales TF) trois heures chaque dimanche, et ce pendant deux ans. L'envoi de fichiers informatiques étant rendu impossible par les règlements pénitentiaires, tout se faisait de manière laborieuse, dactylographié semaine après semaine, l'œil sur

les pages reçues, le tout renvoyé par la poste et assorti d'une lettre explicative.

Chaque mardi Éric attendait ma missive du dimanche avec impatience. Mes lettres faisaient une à trois pages, plutôt techniques. Il me répondait par une dizaine de feuillets, bourrés de détails concernant ses projets d'écriture, certes, mais aussi la vie carcérale. Il y avait les lettres « licites », qui concernaient le manuscrit en cours, et les lettres « illicites », qui parlaient de sa vie en prison, de ses soucis, rêves et projets. J'entrais de plain pied, le lisant, dans l'existence d'une « longue peine ». L'enfermement carcéral devenait, semaine après semaine et lettre après lettre, ma seconde vie. J'en relativisais les complications de mon quotidien, mes doutes de créatrice, les soucis parfois ténus qu'il m'arrivait de lui confier en passant : le manque de temps pour écrire, la vanité du microcosme littéraire. Deux existences aux antipodes. Éric s'étonnait de la mienne. Le contenu de la sienne me semblait extraordinaire, bondissant, s'humanisant de page en page. Je riais, souvent. Je lisais des extraits de ses lettres à mon mari, à mes filles. Nous vivions avec lui, avec eux, les prisonniers, ces gens qui jour après jour rusent pour ne pas perdre le contact avec nous. Ma vie, en lien avec cet unique lieu du monde où l'usage du courriel n'avait pas encore réduit à néant la pratique épistolaire, en a été rendue plus attentive, plus sensible.

Les lettres de prison d'Éric Lammers, dans leur ensemble, ont disparu, je parle de celles qu'il adressait à sa grand-mère, à son père, à d'autres peut-être : les destinataires ne semblent en avoir gardé, étrangement, aucune trace. Éric lui-même a perdu les fichiers de celles qu'il m'avait adressées. J'ai, quant à moi, tout conservé sous forme de feuillets imprimés. J'ai photocopié l'ensemble, douze ans plus tard,

pour le lui remettre. Je lui ai demandé son autorisation avant d'en sélectionner des extraits. J'ai prélevé, avec son accord, 270 000 signes environ sur plus d'un million. Ses romans inédits (j'avoue avoir été dépassée) en comptent bien davantage...

Je me suis longtemps interrogée sur la raison de cette prolifération. C'était un ensemble. Éric lisait vite – cinq livres par semaine minimum –, parlait vite, comme s'il disposait d'un temps extrêmement bref – un comble, pour une « longue peine » –, courait vite, enfin, et usait, ce faisant, sur le béton du préau (*cent mètres de pourtour*), une paire de baskets tous les trois mois. Son rythme n'était pas le nôtre. Son corps, sa voix, ses doigts sur les touches de l'ordinateur, vibraient à une cadence infernale. Son temps n'était pas le nôtre. C'étaient des journées de moine. De créateur acharné. Ou de sportif de haut niveau. Pas de repas à préparer, pas de réunions à prévoir, pas de courses à faire, pas de souci vestimentaire, de voiture, de carburant, de chauffage, pas d'encombrement professionnel, familial ou social. Rien à faire. Personne qui dépende de vous. L'inutilité maximale. Le vide maximal de l'inutilité. La souffrance maximale d'être inutile au monde.

S'exercer, donc, découper sa journée, tuer le temps qui tue, en l'organisant avec une minutie maniaque. Cela permet de survivre. Pour certains. Car pour un Éric Lammers, combien de détenus perdus, déstructurés, profondément désespérés ? Comme T., retrouvé le corps tailladé, emmaillotté à dessein dans sa couverture, pour que le maton ne s'aperçoive de rien, par l'œilleton, avant le matin. Ou comme R., 24 ans, sans la moindre famille, qui voulait détruire sa cellule entièrement et la reconstruire de ses propres mains, « pour avoir quelque chose à faire ». Deux heures de préau, vingt-deux heures de cellule. Je parle toujours du temps.

Et du rêve.

J'en ai plein, de rêves, mais je ne sais pas quoi en faire.

Écrire pour ne pas devenir fou. Écrire comme on exerce ses muscles : dans des directions différentes, en allant, chaque fois, jusqu'à l'extrême limite. Pour que la technique, la souplesse, la forme réalisent un jour le rêve : sortir, par le haut, d'un milieu qui vous infantilise et vous vide. Avec des bénéfices secondaires surprenants : *Avant, j'étais toujours trop gros. Je ne maigris que depuis que je sais que j'ai des sentiments.* Étonnante mutation pour un individu dont les actes d'accusation soulignaient la monstrueuse insensibilité.

L'écriture d'Éric Lammers vise à repousser les limites de son univers carcéral. D'où cette production proliférante, en forme d'enceintes successives, comme des murs élevés autour de soi pour faire obstacle aux murs extérieurs, ceux qui vous coupent du monde. Mais il arrive que ces limites soient réductrices, que la peine, même découpée en morceaux, en activités autogérées, soit trop longue, que l'équation qui vous enferme vous saute brusquement aux yeux : *Congés refusés, libérations conditionnelles reportées sans motif, aggravation des peines, absence de politique de réinsertion, dérive sécuritaire = fabrication de fauves.*

Dix-sept ans, dix-sept années de taule. Lorsque nous nous sommes rencontrés à Andenne, Éric écrivait depuis cinq ans. Je l'ai « suivi » pendant deux ans, jusqu'à sa libération. Deux ans de labeur commun, avec des moments de perplexité, voire d'agacement lorsque mon objectif – l'amener à fournir un produit modeste, calibré, susceptible d'édition – se heurtait à la frénésie de son entreprise. Car il voulait écrire de grands, de longs, de bondissants romans. Il m'englobait dans son ambition, me voulait comme associée, complice de ses livres à

venir. Ou, à tout le moins, comme autrice moins timide, plus audacieuse, capable, comme lui, de pondre de vraies intrigues, autre chose que mes *rominuscules pour lecteurs lilliputiens*... À défaut, et parce que je n'avais pas assez de temps, ni pour lui ni pour ce splendide et improbable destin commun, il m'a mise dans un roman sous le nom de Karo, une héroïne de science-fiction, poursuivie par Ax'l, un extra-terrestre attaché à sa perte, ou veillant sur elle, selon les moments.

Et c'est bien dans cette ambivalence – ma perte ? ou mon salut ? – que j'ai œuvré pour lui deux années durant. Cela me prenait un temps déraisonnable et réduisait ma marge de travail personnel. Mais, aussi, cela me redonnait courage. L'écriture, c'est une respiration. Celle d'Éric Lammers m'a apporté plus d'oxygène que nombre de proses policées. Mieux : surgie du fond d'une cellule bruyante de 9m² séparée du monde par un réseau de barreaux, de murailles et de concertinas – ces barbelés tranchants dont on trouvera la définition dans ces pages – elle m'a rendue à la nécessité d'écrire. Nécessité qui dépasse de loin l'ambition d'être un auteur reconnu. Car il ne s'agissait pas, à ce stade, de publication. Mais d'apprentissage. De passion. Et, surtout, de survie.

J'ai l'air joyeux ? ça me vient de l'écriture, qui n'est pas un moyen d'existence, mais ma façon de survivre dans cet enfer.

Joie. Mot étrange, quand il s'agit de la taule. Et pourtant, c'est bien Éric qui, inlassablement, m'a poussée, au fil de ses lettres de prison, à sortir de mon antre d'autrice anxieuse pour écrire « hors-les-murs ». C'est lui qui a proposé de lire mon roman en panne, s'intéressant à mes petits personnages qu'il trouvait attirants et curieux (surtout les personnages féminins !). Quant à lui, divine surprise, c'est son écriture

qui lui a permis d'obtenir sa libération conditionnelle. Car, à défaut de publication d'un de ses romans, j'ai eu l'idée de composer une pièce au départ de ses lettres, à mon sens le matériau le plus abouti, paradoxalement, de l'ensemble de ses écrits de l'époque. Projet proposé à France Culture et chaleureusement encouragé². Un contrat a suivi : Éric Lammers auteur, avec moi, d'une fiction radiophonique. En conséquence de quoi, et malgré l'opposition du ministre belge de la Justice et des procureurs attachés à son cas, la Commission l'a libéré.

Après, il faut gagner sa vie, et c'est un autre problème, que ne résout pas, dans le cas des écrivains relativement confidentiels, le montant des droits d'auteur. Un autre métier est nécessaire, qui, loin de l'isolement auquel nous continuons à aspirer sans relâche, mine le temps que nous voudrions consacrer à la lecture et l'écriture. Éric Lammers, aujourd'hui, a une autre vie. Il a enfin rejoint, au terme d'une longue peine, la société qu'il avait si violemment rejetée et meurtrie dans ses jeunes années. Il reste que c'est l'incandescence de son labeur d'écriture – son seul travail en prison – qui lui a valu la *libération*, au propre comme au figuré, qui clôture les pages que l'on s'apprête à lire.

C'est pas pour être reconnu que j'écris, ce qui me pousse est plus profond, quand j'imagine que pour la première fois je serais autre chose qu'un criminel³.

Caroline Lamarche

2. Projet soutenu par Bernard Comment, à l'époque directeur de la fiction à France Culture, par Yves Nilly, l'accompagnateur du projet, et par le réalisateur Jacques Taroni.

3. Les citations en italiques sont d'Éric Lammers. Elles sont tirées de *L'âme et la viande*, une fiction radiophonique de Caroline Lamarche et Éric Lammers, un titre directement inspiré de sa correspondance.

Mot de l'éditeur

L'ensemble de la correspondance atteignant le million de signes, on découvrira dans les pages qui suivent un ensemble d'extraits directement empruntés aux lettres envoyées par Éric Lammers à Caroline Lamarche de janvier 2001 à décembre 2002. Extraits proposés, à peu de choses près, par ordre chronologique, en deux parties correspondant aux deux lieux d'incarcération : la prison de haute-sécurité d'Andenne, et celle de Verviers, plus humaine. Au fil de cette présentation forcément fragmentaire, on notera une forme de progression. Le passage d'un goût non dissimulé pour la castagne et la domination en prison, par exemple, à une empathie croissante envers les codétenus. Ou encore, la fin des rodomontades d'un taulard endurci, au profit de la nostalgie lancinante du monde extérieur. Et domine toujours, d'un bout à l'autre, la passion pour la lecture et le désir dévorant de progresser dans l'art d'écrire. À ce titre et eu égard à la personnalité historiquement hors normes de son auteur, cet ensemble nous paraît offrir une originalité narrative autant que documentaire.

*Des fois j'ai l'impression d'être un personnage. Ça a son
charme. Un personnage vit éternellement.*

Éric Lammers

*Maison de peine d'Andenne,
janvier-mai 2001*

1.

Je dois vous dire que je suis condamné à mort et ne suis pas considéré comme une personne bien recommandable. Je suis passé deux fois aux assises pour quatre assassinats différents. J'ai eu un non-lieu pour le meurtre de l'individu qui m'avait dénoncé et maintenant je purge pour les numéros quatre et cinq, des diamantaires anversoises qui se sont laissé tuer et dévaliser de quelques pierres précieuses et de dollars. Il n'y a pas que des meurtres, il y a aussi des vols de tableaux, de camions de cigarettes, de diamants, d'argent...

À quarante ans pile, j'ai vécu seize ans et six mois derrière les fers, sous les barreaux, sans un congé ni une sortie, rien, dont sept ans en régime strict et près de cinq en isolation complète. On me prenait pour plus turbulent que je ne le mérite, c'est une constante des relations entre la justice, les autorités et votre serviteur !

Je vous envoie TF. Ce truc, je ne sais qu'en penser. C'est l'histoire d'un fou des bois qui tombe dans la délinquance, refuse de s'adapter à la société, finit par se rendre compte qu'il n'y a pas d'autre solution, mais la société le rejette définitivement, avec des conséquences que vous remarquerez à la lecture. J'ai écrit ce machin il y a quelques mois, en quelques semaines, je ne sais pas si ça vaut quelque chose, personne ne l'a encore lu, personne ayant une certaine connaissance de la langue française, de l'écriture. Pour les potes, ici, tout est bon, les taulards te disent ce que tu veux entendre « oui, c'est génial » tout en pensant « quelle horreur et quel machin chiant ». Faut pas hésiter à me dire ce que vous en pensez. Ce texte mérite-t-il les efforts permettant d'en faire un roman ou vaut-il mieux laisser cette chose au fond d'une oubliette ?

Attaquez sans stress les pages de cette ébauche. On a tout le temps. Vous pourrez vous écrouler plusieurs centaines de fois. Ma patience dépasse la vôtre. J'ai du boulot sur cinq romans, je vous assure que je ne manque pas de matière. Ma prolixité n'a d'égale que la haute estime que je me porte, elle est himalayenne. Avoir mon nom sur la couverture d'un bouquin m'enverrait plus haut que le septième ciel. Je ne marcherais plus, je flotterais dans les couloirs, sur un petit nuage, de la lumière surgirait en auréole de mon chef, étendre les mains me permettrait de remplacer le toubib, les scrofuleux retrouveraient un teint de pêche, les aveugles remarqueraient, les paralytiques retrouveraient la vue, le vin se changerait en eau, la merde en shit ! Cool, petite madame.

2.

Je vous remercie de votre très belle lettre et des remarques y afférentes. D'où me venait cette bêtise que votre prénom était Véronique ? Caroline, c'est pas mal non plus, c'est le prénom de l'illustrissime tortue de Boule et Bill ! Hum !!

J'accepte d'enthousiasme toute l'aide que vous pourriez m'apporter. Je n'accepte qu'à l'unique condition que cette entreprise vous amuse, vous apporte des satisfactions en sus de mon amitié et de mon profond respect. Je ne suis pas orgueilleux, je suis capable de toujours tout remettre en question, recommencer, reprendre. Par contre j'ai du mal à effacer un truc écrit, il me faut une main à poigne pour m'en donner le courage.

Je vous assure que les textes que je vous sou mets ne représentent pas la quintessence de mes facultés créatrices. J'attends de vous des remarques tranchantes, acerbes, viriles ! N'ayez crainte, je ne vous lirai pas avec la susceptibilité d'un génie qui se croit incompris. Il y a du bon, du mauvais, des couilles que je pourrai corriger seul, d'autres qui nécessitent la patte d'un maître. Ma seule ambition consiste à apprendre à écrire, enfin, vraiment bien. Peu importe le temps et la peine. Écrire est devenu ma passion. Je retiens bien, réfléchis et comprends vite. J'y arriverai.

En réponse à votre question. Le courrier que j'expédie est fermé. Celui que je reçois est ouvert, mais pas lu. Ils n'ont pas le temps. On ne s'intéresse plus à moi comme au temps de la grande époque, où tout était photocopié et expédié au juge d'instruction puis aux services secrets.

Si vous avez des connaissances sur la vie au Pôle Sud, les régions visitées par Arthur Colomb... Je me dis que ce n'est

pas parce que je ne connais pas les endroits où se déroule l'action que je ne pourrais pas l'écrire. Il suffirait de corriger les erreurs au fur et à mesure de leur révélation. Au début, je croyais que la Joconde avait été peinte sur une toile. J'ai dû transformer certains détails en fonction de cette stupéfiante réalité : que cette bonne femme fut tirée sur une planche de peuplier d'Italie de trois millimètres virgule cinq d'épaisseur.

3.

Mon Dieu, que je suis proluxe ! Je n'ai pas encore répondu à la première des quatre pages de votre lettre et voilà déjà la troisième de la mienne ! Vous me proposez une fin morale, triomphe des autorités, énervement du lecteur, *ou* une réussite jubilatoire et amorale. M'ouais... J'estime avoir fait une fin qui réunit les deux. Cette fin est la cerise sur le gâteau. D'abord le gâteau. J'ai essayé de montrer l'évolution d'une rédemption, il faudra s'attacher à la parfaire. Mais je veux aussi montrer l'indifférence de la société face aux efforts des détenus. Il faut que le lecteur y croie, à cette rédemption, et que la désillusion finale se mue en tristesse et révolte au cœur du pauvre lecteur. J'aime faire rire. Je veux aussi faire pleurer, faire réfléchir.

Écrire m'empêchera de délinquer dans le futur. Quand quelque chose m'énerve, je torture un de mes personnages. Il faudra vous y faire, à cet écrivain insensible et sadique avec ses créatures. Je le veux bien noir, impitoyable, mon héros. Moi j'ai pas peur du poujadisme vendeur, ce qui doit faire défaut à vos œuvres, fines, sensibles, bien décorticatrices de sentiments, tout ce que je déteste faire parce que je me sens trop con après avoir lu de vrais beaux livres.

Ici, je n'ai accès qu'aux rares livres de la minuscule bibliothèque. Il ne reste plus grand-chose que je n'ai pas lu. Ça devient pénible et critique. Comment admettre sereinement de vivre dans une prison qui interdit la culture et qui oblige les gens à se planter devant la télé ou à acquérir une licence de console vidéo ? Plutôt crever la gueule ouverte...

